

# Chapitre premier

*Route de Paris à Nantes, novembre 1792*

Bien qu'elle ne fût jamais officiellement proclamée, depuis le mois de septembre cette nouvelle République était décidément bien cruelle. C'est du moins ce que pensait Guillaume Lemaire de Chalo Saint-Mars, dernier marquis du nom. Il venait d'abandonner, à quarante-deux ans, son petit hôtel particulier si coquet, non loin des Tuileries. Il avait réussi à le vendre malgré la tourmente, et avait pris place dans cette inconfortable diligence qu'il partageait avec un marchand de grain, gros homme nommé Bernard Lelievre, accompagné de sa plantureuse épouse Céleste, femme épaisse et rougeaude au regard fuyant. À eux deux, ils ne devaient pas avoir plus de soixante-dix printemps. En revanche, ils dépassaient largement deux des nouveaux quintaux. La voiture était complétée par un jeune prêtre jureur<sup>1</sup>, portant ostensiblement la cocarde tricolore. Il ne s'était pas présenté jugeant probablement que la soutane de son ministère devait suffire comme présentation. Dernier passager, arrivé juste à temps, un jeune notaire à la chevelure brune abondante et bouclée, petites lunettes sur le nez, tout habillé de noir. Il avait sauté sur le dernier siège libre et

1. Se dit d'un prêtre sous la Révolution ayant prêté serment à la constitution civile du clergé.

s'était présenté très sobrement à ses compagnons de voyage : « maître Belmont notaire à Longjumeau ». Immédiatement, Guillaume l'avait soupçonné de ne porter des lunettes que pour avoir l'air d'un officier ministériel. Son jeune âge ne le prédestinait pas déjà aux verres correcteurs.

Vêtu d'un simple habit de lin gris sans dentelle, d'un long manteau de peau sombre et chaussé de bottes souples à revers, Guillaume s'était présenté de son côté comme avocat. Bien sûr, il ne portait plus perruque et arborait une cocarde tricolore à son tricorne. Ses cheveux, prématurément gris, étaient serrés sur la nuque dans un catogan retenu par un ruban noir. Grand et bien fait, il portait beau et les hétaires du palais royal se retournaient volontiers sur lui en murmurant qu'elles lui feraient bien volontiers une fleur. La nuit ne lui coûterait pas cher. Guillaume aimait ces longues promenades solitaires sous les arcades, petit havre de paix dans la tempête parisienne, où il retrouvait un peu de sérénité dans une ville en passe de devenir folle.

Il avait tant espéré de la démocratie ! Comme lui, beaucoup attendaient un changement, une ouverture vers la liberté. Peut-être une monarchie constitutionnelle, telle que les Anglais la vivaient depuis un siècle ? C'étaient ces mêmes Anglais qui avaient pérennisé les Loges de maçons depuis le Moyen Âge. En France le pouvoir royal absolu, aidé de l'Église catholique, était parvenu, peu après la Renaissance, à faire disparaître ces associations de métiers. Les Loges françaises étaient devenues de dangereux repaires de philosophes comme Rabelais. Ils s'étaient progressivement éloignés du métier des bâtisseurs de

cathédrales. La scolastique, seule philosophie autorisée par le Vatican, n'y était même jamais évoquée, on y parlait beaucoup plus volontiers de Platon et de fraternité que des privilèges sacrés de la noblesse. Mais on n'arrête pas les idées par un édit royal ou une bulle papale.

C'est dans les ports français que les premières Loges anglaises, deux siècles plus tard, avaient pris pied. L'Europe entière, jusqu'à Saint-Pétersbourg, bruissait alors d'idées nouvelles. Visions véhiculées par des livres interdits mais toujours édités en Suisse ou en Hollande, transportés clandestinement dans tout le royaume. Fondées souvent par des marchands et des marins britanniques, les premières Loges, en France, s'étaient transformées en cercles de réflexion philosophiques. Elles avaient pris une part importante dans le mouvement des Lumières. Guillaume, séduit par ces pensées progressistes, avait été initié aux « Amis de la vraie Lumière », à l'Orient de Paris<sup>1</sup>, où se retrouvaient marchands, militaires, abbés du bas clergé et petits aristocrates, en un mot ceux que le pouvoir royal absolu étouffait. C'est dans le creuset des Loges qu'était née cette idée du pouvoir partagé par tous à l'antique tel que Platon et quelques autres l'avaient imaginé. Même si l'idée de République ne faisait pas l'unanimité parmi les frères, la liberté était leur valeur partagée, « union, force, salut », leur devise. Par souci d'égalité, fussent-ils roturiers, tous portaient l'épée en Loge.

1. Orient de Paris c'est-à-dire ville de Paris. En Maçonnerie les villes se définissent par un Orient.

Pour l'heure la diligence venait d'entrer dans la cour du relais du Mans. Les voyageurs frigorifiés descendirent, prirent les bagages que leur tendait le second postillon et se répartirent dans des chambres au confort relatif pour une toilette sommaire. Le repas fut servi à la nuit tombée, dans la salle commune, après l'angélus qui sonnait encore dans cette province non encore acquise complètement aux idées révolutionnaires. Repas composé pour l'essentiel d'une robuste soupe grasse aux choux, où des morceaux de lard flottaient, puis quelques charcuteries, le tout arrosé d'un cidre de pays qui fit faire la grimace à tous.

— Mais c'est l'melleu cid' d'la maison mes seign... heu pardon, citoyens – dit l'aubergiste, lui non plus peu encore pénétré du vocabulaire républicain.

Le tout fut ingurgité avant la septième heure du soir. Peu de paroles furent échangées, si ce n'est sur les banalités d'usage pendant un tel voyage, rudesse des suspensions de la diligence, état pitoyable des routes, insécurité des grands chemins. Chacun se gardait bien d'évoquer les sujets politiques devant les autres dont les réactions pouvaient être mortelles. Pendant le voyage, étant donné le bruit des roues et le froid humide qui glaçait visages et corps jusqu'aux os, il fallait se voiler le nez, toute conversation devenait alors impossible.